

AU FABULEUX BISTROT DE LA MÈRE LAPIPE



Un film documentaire de Pierrick Bourgault
4K / 76 minutes

Entre une patronne de bistrot octogénaire et ses clients, une histoire d'amour et de folie douce, jusqu'à l'ultime soirée au Café du coin. Un portrait de femme à la fois forte et frêle, des vies et des voix qui racontent leur époque dans le chaleureux huis clos d'un « film en famille ».

Au fil des jours, des nouveaux visages et des habitués, un hommage à ces petits lieux de parole et d'écoute, à celles et ceux qui les tiennent ouverts, à leur liberté, leur diversité, leur humanité.

SOMMAIRE

HISTOIRES DE VIES	3
LE LIVRE <i>LA MÈRE LAPIPE DANS SON BISTROT</i>	5
INTENTIONS D'AUTEUR	7
SCÉNARISATION	9
INTENTIONS DE RÉALISATION	11
ÉBAUCHE DE SCÉNARIO	14
QUELQUES PERSONNAGES...	17
NOTE DE PRODUCTION	18
PIERRICK BOURGAULT, AUTEUR & RÉALISATEUR	20
CV 24IMAGES	22

HISTOIRES DE VIES

Au Mans, près des rives de la Sarthe, le Café du coin fut une île hors du temps. Une île peuplée de mille visages : Johnny Hallyday placardé jusqu'au plafond, pour la déco, mais surtout les amies, clients et copains de Jeannine Brunet. Trente-sept années de dialogues, de fêtes, de repas, de chansons et d'interminables parties de tarot dont témoignent les photographies collées aux murs, les cartes postées d'une plage en souvenir des vacances. Une humanité joyeuse, gouailleuse, avec pour cheffe d'orchestre la Mère Lapipe, ainsi surnommée car sa bouffarde aux volutes bleues ne la quittait guère.

Arrière-grand-mère de caractère, à 80 ans, elle accueillait encore dans sa maison le brouhaha des soirées et d'improbables rencontres entre des personnes qui n'auraient pas eu l'occasion de se croiser ailleurs. Jusqu'à ce qu'elle décide de « *mettre la niche sur le chien* », de « *crouiller* » c'est à dire fermer la porte dans son langage fleuri, intimé d'une voix lente et grave. Ouvert à tous vents, son bistrot fut aussi bien un café-théâtre improvisé que le cabinet de psychologie du quartier, aux consultations gratuites.

« *C'était un personnage* » répètent certains. « *Non, un mythe !* » réplique Abderraman. La Mère Lapipe fut plus exactement une personne à la mémoire vive, infiniment attentive, qui se rappelait chacun de ses clients, même ceux venus une seule fois, même ceux d'il y a trente ans. Une femme fluette et malvoyante qui gardait la mémoire des voix et que ses amis de toutes les générations entraînaient pour un tour de danse dans leurs bras, entre les chaises du petit café.

Ce portrait de famille serait incomplet sans Gamin, le chien rescapé de la SPA, inséparable compagnon à qui Jeannine ne parlait pas – elle aboyait, tendrement, pour le rassurer lorsqu'un autre clébard rôdait à la porte. La nuit, il dormait près d'elle sur le canapé du salon, à trois mètres du comptoir.

À cette famille recomposée, la capitaine du navire imposait quelques règles, clamées d'un vigoureux « *Ta gueule, je cause !* » Parmi les sujets interdits, politique et statut social : le frimeur fier de sa profession ou de sa bagnole était vite rembarqué. Venu en curieux, se croyant invité, Jean-Pierre Coffe en a fait les frais ; il a dû payer ses consommations, comme tout le monde.

Ne pas geindre de ses maladies, « *c'est pas un bar de tamalous¹ !* » ni questionner sur la vie privée. Ne pas demander pourquoi Untel ne boit que de la limonade ou du café, pourquoi il porte un bracelet électronique, pourquoi il a connu la prison. « *C'est ses affaires, ça te regarde pas.* »



1 Les « tamalous » (t'as mal où?) sont les geignards, plaintifs, hypocondriaques, mais aussi de vrais malades auxquels Jeannine offrait une pause, un abri où la maladie n'avait pas droit de cité. Elle-même gardait le silence sur son état de santé et a vécu plusieurs années au café avec son fils en situation de handicap.

Ce rade improbable fut, en même temps, la maison des retraités du voisinage, de chauffeurs routiers, de policiers, du Père Noël, d'un revendeur de cigarettes pas chères, de médecins, patients, gueules cassées et cœurs brisés, cuisiniers et patrons de bistrot, sonneurs de chasse à courre, étudiants, ouvriers du bâtiment et le bar gay du Mans. Au comptoir, les autocollants des syndicats Sud rail et Unsa Police voisinaient, dans une juxtaposition inusitée. Pour des solitaires à l'histoire compliquée, séparés par divorces ou deuils, pour des personnes de toutes les générations et de toutes origines, le Café du coin fut un phare dans la nuit.

Car Jeannine aimait sa liberté autant que celle des autres : elle naquit en 1942, sous l'Occupation, et se rappelait de la Libération en 1944. En mai 1968, autre époque libertaire, elle avait vingt-cinq ans et travaillait à la mairie du Mans. Elle quitta cet emploi pour une activité plus indépendante : vendre des fruits et légumes sur les marchés, hiver comme été. Elle acheta le Café du coin en 1985, à une autre tenancière – la transmission d'un matrimoine. Jeannine raconte volontiers l'histoire de sa vie, les années passées dans un quartier jadis ouvrier, entre EDF et usine des tabacs, les boutiques des artisans et commerçants qui ferment – jusqu'à ce que son bistrot hors normes devienne le dernier îlot de lumière, et s'éteigne.

Jeannine nous rappelle bien sûr *Jeanne* et son auberge, chantée par Brassens : Chez Jeanne, la Jeanne / On est n'importe qui, on vient n'importe quand / Et, comme par miracle, par enchantement / On fait partie de la famille / Dans son cœur, en s'poussant un peu / Reste encore une petite place. Plus récente, *La Grande Jaja*, évoque une taulière au même prénom.

De plus en plus frêle au fil des années, mais à l'âme solidement trempée, elle nous préparait à son départ. Et pourtant, arrière-grand-mère si vivante, autant dire immortelle, Jeannine nous laissait croire en l'éternité. Tous les jours, sauf samedi, dimanche ou vacances chez Gaby, son homme en Vendée, elle ouvrait ses volets à 16 h 30 tapantes. Seule sa sœur Thérèse la savait souffrante ; il faut aimer énormément les gens pour continuer ainsi. Un soir, le rideau de son petit théâtre ne s'est pas levé, la Mère Lapipe a quitté les planches de son comptoir en artiste.



LE LIVRE

La Mère Lapipe dans son bistrot

Le Café du coin est le plus étonnant et le plus attachant que j'aie eu la chance de rencontrer. Un ami du Mans m'y invita en 2008 lorsque je préparais l'album *Bars en France* (éd. Dakota), car on ne pousse pas sa porte par hasard. Ce bistrot absent de tous les annuaires et guides, inconnu de l'Office de tourisme local semblait fermé depuis des lustres. Personne n'osait entrer dans ce qui évoquait un domicile privé – et qui l'était réellement, derrière les vitres obscurcies par les affiches de Johnny.

Pourquoi aimer les bistrots ? Car mon grand-père tenait le café mitoyen de notre maison en Mayenne, et c'était une porte ouverte sur le monde : villageois, famille, amis et inconnus s'y croisaient, s'y retrouvaient, et même les estivants, surnommés « parisiens » quelle que soit leur origine ! Les fins lanceurs exhibaient fièrement le brochet pêché dans la Mayenne, un lièvre reposait dans la musette des braconniers parmi d'autres secrets. Ils sirotaient le café-calva distillé en douce, le rhum Négrita ou l'anisette du dimanche, tout en racontant leurs histoires.

J'y ai passé mes plus jeunes années et j'adore ces atmosphères, la surprise des rencontres, trouver un abri les jours de pluie ou de grand soleil, la table pour lire, travailler ou rêvasser. Le plaisir de découvrir l'univers, souvent unique, d'une tenancière qui a décoré le lieu à son image, qui lui a donné une personnalité, une âme. Après celui de mon grand-père, je pourrais raconter ma vie en décrivant plusieurs cafés – c'est le fil conducteur de mon récit *L'Echo des bistrots* (éd. Transboréal). En Sarthe, la *Bohême*, près de la forêt de Bercé ; à Paris, le *Cambodge*, improbable restaurant où j'ai travaillé à la plonge et filmé un documentaire ; le *Magique*, café-concert du 14^e arrondissement, haut-lieu minuscule de la chanson francophone ; le *Jazz café Montparnasse* (ex *Petit Journal*) où, jusqu'à l'épidémie de Covid, j'organisais le « lundi chanson » hebdomadaire.



En visitant des milliers d'établissements sur les cinq continents, j'ai réalisé une quinzaine d'ouvrages sur les bistrots (textes et/ou photographies) chez différents éditeurs, mais le *Café du coin* de la Mère Lapipe est le plus fabuleux. Le caractère de Jeannine, les conversations : mon bonheur était de rester assis au bar à écouter les dialogues dignes de Michel Audiard, ou tout simplement émouvants, vivants témoignages de nos contemporains.

C'est pourquoi j'ai photographié, cité et décrit ce petit monde dans plusieurs livres, avant de lui consacrer un récit entier, *La Mère Lapipe dans son bistrot*, best-seller de la collection *Une vie, une voix*² aux Ateliers Henry Dougier. À travers les mots de personnes dites « ordinaires », cet éditeur souhaite raconter l'histoire d'une société à une époque – et avec ce titre, l'évolution d'un quartier ouvrier du Mans depuis les années 1980.

² http://www.ateliershenrydougier.com/unevie_unevoix.html

Et tout s'est emballé : en présentant mon travail à France Bleu Maine en 2019, j'ai croisé des pigistes de TF1³ qui proposèrent le sujet à Jean-Pierre Pernaut. M6, LCI⁴, France Inter⁵ sont venus écouter la Mère Lapipe, qui a affolé l'audimat de Konbini avec un premier⁶, puis un second⁷ épisode ; la belle histoire d'amour d'une patronne de bistrot avec son public dépasse 15 millions de vues (liens en bas de page).

Des étudiants du Mans ont osé pousser la porte et la génération des réseaux sociaux a rencontré Jeannine, qui regardait ses « *petits jeunes* » avec la tendresse d'une grand-mère bienveillante.

Un second livre est en librairie : *La Mère Lapipe au Café du coin*, roman graphique paru en avril 2025, avec le dessinateur Gab, aux éditions Ouest-France.



3 <https://www.facebook.com/watch/?v=330071738006513>

4 <https://www.facebook.com/pierrick.bourgault/videos/418904433213493>

5 <https://www.franceinter.fr/emissions/les-bonnes-ondes/les-bonnes-ondes-18-decembre-2020>

6 <https://www.facebook.com/konbininews/videos/1726719480816316>

7 <https://www.facebook.com/konbininews/videos/359523578921899>

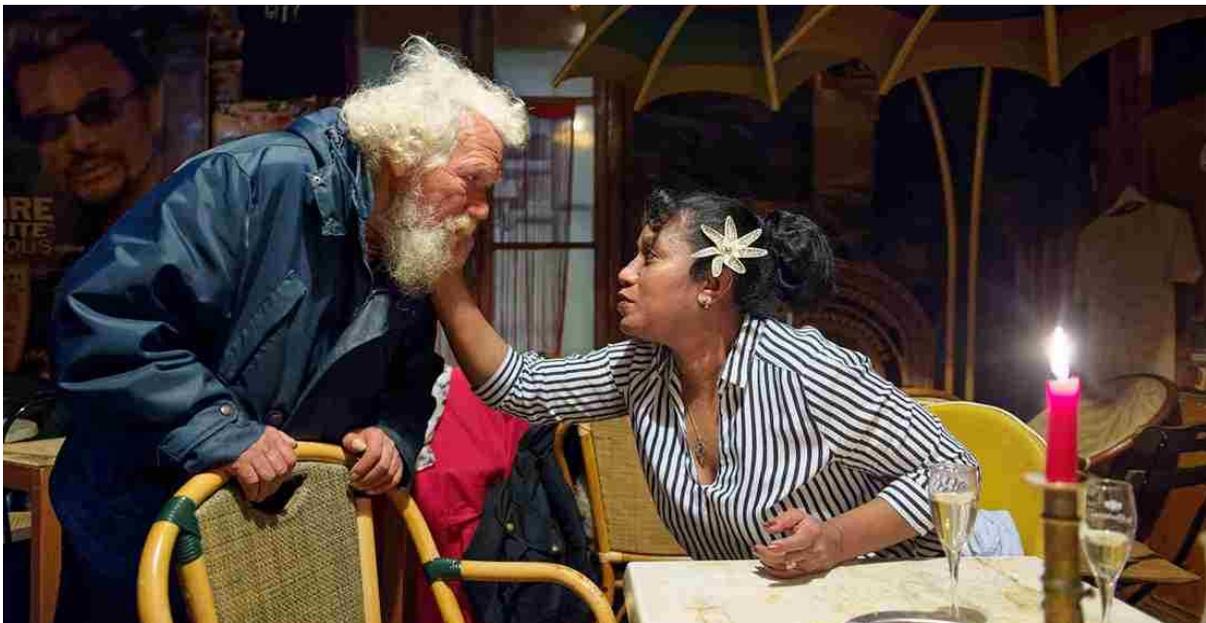
INTENTIONS D'AUTEUR

L'écrit imprime une trace du langage et la photographie fige l'image. Mais les mots et les photos ne suffisaient pas à transmettre l'atmosphère de ce microcosme, les confidences intimes, le charisme de la Mère Lapipe, ses colères brèves et cocasses, sa tendresse, les innombrables scènes drôles, chantées, dans son café-théâtre improvisé.

Mes premiers enregistrements sonores et premières séquences filmées datent de 2015, avec un D800 Nikon puis un Panasonic 4K, petit et discret qui fut mieux accepté par Jeannine et ses clients. Deux personnes seulement m'ont demandé de ne pas les filmer et j'ai bien sûr évité de tourner l'objectif vers les policiers (en civil) qui fréquentaient le Café du coin. En arrivant à l'ouverture, à 16 h 30, je filmais l'ouverture du rideau, notre conversation en interview – excellente conteuse, Jeannine commentait la soirée de la veille – puis ses dialogues avec les premiers clients. J'ai filmé Jeannine et ses réactions davantage que les clients.

La caméra ne les a pas étonnés, ils m'avaient déjà vu photographier. Et Jeannine souhaitait laisser une trace de son œuvre, très personnelle, incarnée sous forme d'un café ouvert à tous. Joueuse et drôle, un brin comédienne, elle aimait exister sur la scène de son bistrot et voulait lui survivre dans la mémoire collective : « *Johnny Hallyday, il est pas mort, il chante encore !* » C'est avec ces mots-là qu'elle m'a autorisé à commencer le film.

Mon objectif : **réaliser le portrait d'une femme d'exception**, à la fois forte et frêle, et du lieu qu'elle a créé à son image, grâce à des séquences d'archives déjà tournées et à de nouvelles prises de vues : les confidences de personnes qui l'ont connue, qui racontent leur relation et leur histoire avec elle, leur tendresse pour son univers.



Ce film témoignera du rôle de ces petits lieux dans la qualité de la vie et dans un certain exercice de la démocratie, car « *le cabaret est le parlement du peuple* », écrit Balzac⁸. Or les cafés se raréfient : la livraison à domicile, les machines qui vendent pizzas ou baguettes supplantent emplois locaux et lien humain. Les banques prêtent difficilement aux repreneurs de cafés-restaurants, peu rentables ; la transmission n'est plus assurée. Pourtant, nombre de maires, aussi bien ruraux qu'urbains, approuvent ces initiatives, reprises classiques de baux commerciaux ou ouverture de cafés associatifs, et les aident autant que possible.

Au fil des rééditions de mes guides, j'ai déploré la fin de nombreuses adresses passionnantes. Il ne suffit pas d'écrire des livres, par exemple des guides sur les bars-concerts, ni de lancer des pétitions pour sauver ces petits lieux de la fermeture, économique ou administrative. Les livres sont utiles pour les faire connaître mais ne suffisent pas ; une volonté collective est nécessaire.

C'est pourquoi j'ai rejoint « *l'Association pour la reconnaissance de l'art de vivre dans les bistrotts et cafés de France en tant que patrimoine culturel immatériel* », créée en 2018 pour préserver le rôle social et culturel des bistrotts et cafés, et obtenir la protection de l'Unesco. Ces lanceurs d'alerte m'ont invité dans leur Comité scientifique qui réunit plusieurs auteurs, ethnologues et sociologues. J'y ai retrouvé les échanges instructifs que j'ai connus lors de mon DEA Nanterre-Sorbonne.

La « *convivialité* » souvent évoquée est une notion fourre-tout. Ne dit-on pas d'un logiciel, d'un tableau de bord de voiture, qu'il est « *convivial* » ? La « *commensalité ouverte* », expression préférée par la Commission ethnologique du Ministère de la culture, évoque des repas partagés entre inconnus. En ce qui me concerne, à ces deux concepts, je préfère la « *familiarité* », relative à la création d'une nouvelle famille, inventée, choisie. Juan, d'origine espagnole et gitane, fut ainsi surnommé « *padre* ». La condition étant le respect des différences. Autour du bar, retraités, étudiants, fonctionnaires, entrepreneurs, chômeurs expriment leurs opinions, les expériences de leurs vies. Des personnages hauts en couleur, des petits mondes se croisent.

Contrairement aux réseaux sociaux à sens unique où s'affrontent des affirmations péremptoires, le comptoir est un lieu où des personnes s'écoutent – sinon, Jeannine n'hésitait pas à congédier l'importun : « *Mon chéri, tu reviendras demain, quand tu seras reposé.* » Ou toute autre injonction de son cru, plus expéditive. D'une famille bourgeoise, mais ayant vécu sur les marchés avec des forains, elle maîtrisait un champ lexical vaste et d'une diversité jubilatoire.



8 *Les Paysans*, publication posthume en 1855

SCÉNARISATION

Au bistrot, pas de scénario ! Car **le café est le lieu de l'imprévu** ; on ne réserve pas comme au restaurant, on n'annonce pas sa visite, sauf aux amis. La journaliste de M6 qui tenta une mise en scène minimale – Jeannine va au PMU, Jeannine ouvre son bar – s'est vue répliquer une fin de non-recevoir, et rembarrer lorsqu'elle posait deux fois la même question : « *Mais je te l'ai déjà dit !* »

La prochaine personne qui pousse la porte est une surprise, **la surprise attendue** d'un visage aimé ou de nouveaux venus – et ceux qui se connaissent se sentent d'autant plus « *en famille* ». La soirée sera-t-elle tranquille, animée, voire bagarreuse ?

L'aléatoire anime aussi les gratteurs compulsifs – d'un instant à l'autre, la chance pourrait surgir sous la forme du numéro gagnant, et bouleverser leur vie. Le Café du coin savoure les émotions fortes et les attentes intenses, plonge dans le bref suspense des jeux à gratter dans un sentiment d'urgence. Allez-vous remporter le gros lot ? La prochaine fois, certainement.

Cependant, cette histoire recèle plusieurs **liens narratifs et fils conducteurs** :

- l'histoire de Jeannine et de sa vie,
- l'histoire de son fils en situation de handicap,
- la guerre 39-45 et son écho, encore présents chez Jeannine et les aînés, tels Petit René ;
- la mort, souvent évoquée, et son traitement humoristique par Jeannine ;
- l'histoire des proches, retrouvés au fil des séquences ;
- la place que Jeannine m'offre, lorsqu'elle m'interpelle.

Quand je filmais, Jeannine n'hésitait pas à me tendre un verre de son blanc pétillant nommé pet-pet, à m'introduire dans leur conversation ; ce qui peut donner l'occasion de quelques phrases prononcées en voix off, si elles s'avèrent nécessaires, sur mes liens avec elle et avec la famille imaginaire de ses clients. Je ne souhaite pas apparaître à l'image, uniquement dans le son synchrone et lorsqu'on m'interpelle. Au montage, nous avons parfois gardé mes questions. Jeannine a l'habitude de parler pour qu'on l'entende, même si un bavard lui coupe la parole, et de répéter, voire asséner ses phrases afin qu'elles soient bien comprises.

Les ponctuations temporelles

Au fil des heures, une alternance de paroles et d'action, dans la fluidité de la vie : après les confidences, chants et, danses, le brouhaha d'une vague de chaleur humaine.

Le rythme quotidien : le rideau s'ouvre, un premier client entre, puis d'autres. La nuit tombe, les bouteilles vides sont jetées à la benne, Jeannine « *crouille le bordel* » et met les derniers à la porte, le rideau descend, les volets se ferment.

Le Café du coin est un lieu unique, presque un huis clos – excellent garde-fou dramaturgique pour rester dans le sujet. Avec une seule échappée, au bout de la rue : chez Rama, au Dakar café où chaque samedi matin Jeannine venait gratter une pile de jeux.

Thèmes abordés : ce qui se passe autour d'un comptoir, le rôle sociétal du café, les heures heureuses, engueulades et rigolades. « *Chez la Mère Lapipe, on a tellement ri !* » s'exclament Fanny et Mimi, croisés dans un autre établissement.

Lors de mes repérages et le visionnage des archives en ma possession, j'ai pensé aux proches qui pourraient « *témoigner* », raconter Jeannine, leurs liens avec elle, l'intime et le réconfort qu'ils ont trouvé au Café du coin.

- Rémi et Justin, élèves infirmiers à la Croix-Rouge, qui ont apprécié de découvrir un univers, des générations aux antipodes de leur vie étudiante ;
- Awa, restauratrice de Côte d'Ivoire, confidente de Jeannine ;
- Yacine, peintre en bâtiment, un habitué ;
- René, le doyen de la bande avec ses 85 ans, plombier retraité...



INTENTIONS DE RÉALISATION

Le Café du coin de la Mère Lapipe ne fut pas le « Bar du mistral » de *Plus belle la vie*, il était bel et bien réel.

Pour le filmer, je me suis inspiré du travail de Denis Gheerbrant dans *Amour rue de Lappe* (1984) et de ma formation en DEA de cinéma anthropologique Nanterre-Sorbonne, avec les cours de Jean Rouch et d'Éric Rohmer.

D'autres longs-métrages plus récents s'intéressent à l'univers des cafés : *Atlantic Bar* de Fanny Molins, *Au Clémenceau* de Xavier Gayan, que j'ai eu l'occasion d'accompagner en animant des débats lors de leur projection au Luminor et aux Trois Luxembourg (Paris) et au Vox (Mayenne).

Trois maîtres dont je tente de suivre l'enseignement : Jean Rouch, pour le « cinéma-vérité » en son synchrone, sans commentaire. Éric Rohmer, pour la légèreté du filmage, que la technologie numérique a rendu encore plus discret. Quant à Frederick Wiseman, j'apprécie son choix de ne pas intervenir, de ne pas expliquer par une voix off au montage, afin que le spectateur se rende compte de lui-même ; néanmoins, des interviews seront présentes dans le film car le comptoir est fondamentalement un lieu de parole, de conversations, d'expression orale.

Autre choix : pas de direction d'acteurs, ni même d'acteurs. J'ai simplement tenté une captation des conversations, des scènes qui survenaient. Sans mise en scène, sans même demander de refaire un geste, un mouvement. La caméra n'étant pas invisible, certains clients se sont eux-mêmes mis en scène pour confier leur histoire, tel René qui témoigne de sa rencontre avec son père en 1945, lorsqu'il avait six ans, au retour de sa captivité en Allemagne. Et René de répéter sa blague habituelle : « Il m'a trouvé changé ! » Les chansons guillerettes de l'après-guerre musette prennent tout leur sens et l'on devine, chez Jeannine et René, d'où vient leur envie de vivre.



L'image : en 2008, pour différentes publications, j'ai commencé à photographier au Café du coin des scènes nocturnes, chaleureuses, intimistes, joliment éclairées par des lampes douces et à la bougie. Un clair-obscur esthétique, voulu par Jeannine dans sa maison. Sous cette lumière cinématographique, sculptée de volutes de fumée, les visages sont beaux, infiniment plus beaux que dans un bar aux murs blancs et au faux-plafond modulaire suspendu. Dans cette taverne remplie d'images et de cartes postales, chaque décimètre carré, chaque briquet collé au comptoir évoque des histoires humaines avec élégance. Plusieurs tirages du Café du coin furent présentés rue de Rivoli et à l'Hôtel de Ville de Paris durant six semaines du printemps 2023 lors de l'exposition *Au bonheur des bistrots* réalisée avec Pierre Josse, rédacteur en chef du *Guide du Routard*, et qui s'est poursuivie

L'univers sonore est, comme l'image, entraîné par un rythme, le flux et le reflux des clients, du brouhaha les soirs de fête aux secrets murmurés. J'ai adoré passer des heures au comptoir à écouter les conversations, les confidences des copains ou d'improbables inconnus, les chants souvent interprétés avec justesse et sentiment – lorsque l'envie nous prenait, car rien n'était programmé à l'avance. La succession des scènes restituera ce rythme avec des temps animés et des moments calmes, les visages, les histoires que l'on retrouve et que l'on apprend à mieux connaître.

L'univers des bistrots et cafés a inspiré d'innombrables chansons mais, pour l'illustration sonore de ce film documentaire, je ne souhaite pas plaquer une musique additionnelle « extradiégétique » sur les images. Dans son enseignement à la cinémathèque du Musée de l'Homme, Jean Rouch nous mettait en garde contre les clichés musicaux.

Les seuls airs présents seront enregistrés en direct : des refrains chantés par les clients, de *l'Hymne à l'amour* d'Édith Piaf à *On s'est aimés comme on se quitte* de Joe Dassin, prémonitoires de la séparation. Lorsque la radio diffuse Francis Cabrel (« *Je l'aime à mourir...* ») ou les sirupeuses mélodies de Tino Rossi, Jeannine exécute d'étonnantes cabrioles avec un danseur professionnel. Parfois, un tourneur de limonaire déroule ses cartes perforées, et Jeannine danse encore. Elle et ses amis apprécient les chansons francophones pour leurs textes humoristiques ou sentimentaux – une vraie culture populaire.

Pas de voix off rajoutée au montage, mais celle des personnes avec qui Jeannine parle lorsque je la filme. Et ma voix aussi, lorsque je lui réponds, assez brièvement.

Comment réaliser un « **film de famille** » assumé, qui raconte la vie d'un quartier, avec Jeannine en cheffe de tribu adulée, « maman » de nombreuses personnes qui la croyaient, la désiraient éternelle ? Ce sont des histoires de familles, génétiques ou imaginaires, conflictuelles ou heureuses. Photographier ou filmer pour « immortaliser » relève juste du vocabulaire – mais les gens qu'on aime vivent plus longtemps, nous en étions certains.

Filmer ces vies privées peut paraître à la fois simple et difficile. Simple comme une vidéo au smartphone et parce que Jeannine, un brin comédienne, s'amusait à me voir photographier, noter, publier, laisser un témoignage pour plus tard. Difficile, car mettre la distance d'une caméra entre une personne et soi, constitue un geste qui change la relation. J'ai souvent hésité à filmer, comme on hésite à s'approcher davantage, au début d'une relation amoureuse, à saisir une main, oser une caresse ; filmer est un geste transgressif, qui risque d'être rabroué. Il est plus simple de laisser s'écouler tranquillement les heures, les minutes, dans le plaisir d'être là. De ne rien enregistrer car ce n'était pas le moment – trop tard, trop tôt – juste être présent. On ne filme pas un dîner entre amis, entre amoureux, on le vit tout simplement. Nous étions persuadés de la revoir la semaine prochaine, le mois prochain, pour un nouvel anniversaire. Qu'elle était immortelle, pour l'évidente raison qu'on l'aimait.



ÉBAUCHE DE SCÉNARIO

Cette ébauche présente les situations et les personnages qui vont jaloner le film : événements vécus, photographies, archives personnelles filmées. Cette trame structure le propos et articulera les images et les sons, au fur et à mesure que le projet prendra sa forme au montage.

Une vie de comptoir

Le premier plan : le Café du coin vu de l'extérieur, Jeannine ferme ses volets.

Dès les premiers mots, elle raconte sa blague favorite : lorsqu'elle juge son petit café bondé et qu'elle ne parvient plus à suivre les conversations – l'ouïe venant secourir sa vue défaillante – elle en interdit carrément l'entrée. En lançant aux nouveaux arrivants son bobard préféré : « *On est en famille, on enterre la grand-mère. Il faudra revenir demain !* » Elle évoque la mort avec humour, celle des autres « *il est mouru !* » et la sienne « *quand la vioque, elle va calancher, le proprio fera des logements, il n'y aura plus de bistrot...* » Ce sera « *un film joyeux sur la mort* » m'avait dit un des clients.

Dans le café encore vide, c'est l'heure des dialogues calmes, des confidences. La voix grave de Jeannine raconte sa naissance en 1942, ses premiers souvenirs à la Libération, une enfance heureuse au Mans, ses vacances dans un village du sud de la Sarthe, entre cafés, épiceries, sabotiers et maréchal-ferrant, témoignages d'une ruralité disparue.

Intimité publique

Comment évoquer le traumatisme de leur naissance en pleine guerre ? Pour René, électricien retraité, c'est l'humour. Il répète sa blague favorite : « *Quand il m'a revu, il m'a trouvé changé !* », au sujet de son père, prisonnier de 1939 à 1945, parti au combat le lendemain de sa naissance, que René a retrouvé à l'âge de 6 ans, à la gare du Mans et reconnu grâce aux photographies. Son humour sur les événements dramatiques qu'il a vécus pourrait se nommer *résilience*, mais c'est aussi une forme qui permet de continuer à les évoquer en public.

Pour Jeannine, c'est la musique et la danse. Un tourneur de limonaire surgit et elle danse *Le Petit vin blanc* dans les bras d'un peintre en bâtiment en tenue de travail. Cette scène sera liée à celle où elle raconte qu'à l'âge de 2 ans, en 1944, elle chantait le même refrain sur la table d'un café, dans la liesse de la Libération. Une joie indicible se lit sur son visage.

Éprise de liberté, elle narre le bonheur des années où elle vivait en caravane, avec son premier mari qui travaillait sur les chantiers.

Rue d'Eichtal, en plein jour, café fermé, rideau baissé. Des voitures bruyantes, un bus file à vive allure. Le rideau en plastique blanc se lève, la Mère Lapipe ouvre la porte, empêche Gamin, son chien, de sortir dans la rue.

Jeannine a perdu son fils unique. Un drame qu'elle raconte indirectement, à travers l'adoption de son chien. Elle évoque volontiers ce deuil et son désir de garder ouvert son café, désormais sa vraie famille de cœur.

Deux vingtenaires poussent la porte et, via Facebook, une conversation s'engage avec un frangin demeurant à New-York, qui avait entendu parler de la Mère Lapipe sur les réseaux sociaux.

Jeannine raconte les générations de ses clients, les « petits jeunes » à qui elle refusait de servir de l'alcool, et qui reviennent des années plus tard, avec la famille qu'ils ont fondée.

Un à un, les habitués repartent. Jeannine ferme les volets, éteint veilleuses et bougeoirs, baisse le rideau de sa taverne, sa caverne.

- À demain, mon chéri, à demain peut-être !

Fin de la soirée, de la séquence, la nuit règne désormais rue d'Eichtal.

Au bistrot, nul ne sait qui va pousser la porte, vieux copain ou visage nouveau. Apéro calme ou brouhaha de foule, musique le temps d'une danse ou de confidences, chansons reprises en chœur au comptoir – chaque jour est unique et imprévu. Après des paroles intimes et parfois douloureuses, envie de légèreté et de folie douce. La fête recommence, des clients, plus exactement des amis arrivent, jouent de la guitare et chantent dans le bar bondé.

La fermeture

De jeunes adultes, des retraités feuilletent, s'échangent des piles de photos jaunies d'amis attablés, de soirées autour du comptoir accompagnées à la guitare, des parties de cartes. Porte et fenêtres grandes ouvertes, l'extérieur du Café du coin se reconnaît aisément.

Un visage revient, celui de Jeannine, jeune, déguisée, coiffée de chapeaux improbables. L'on retrouve les affiches de Johnny Hallyday qui tapissent les murs. Des mains échangent des cartes postales reçues par « *Mère Lapipe, Le Mans* », sans autre précision d'adresse, cela suffisait.

Plan large : un groupe d'une quarantaine de personnes, de toutes générations, se rassemble pour une photographie⁹ à la porte du Café du coin. Les mêmes dans la cour, chantant à tue-tête avec un jeune guitariste debout sur une table.

Une foule bruyante emplit la petite salle. Marie, originaire de Nouvelle-Calédonie, obtient le silence et entonne une chanson dans une langue mélodieuse (le wallisien). L'émotion l'interrompt. Marie rend un bref hommage à sa « *maman* » qui l'a accueillie dès son arrivée en France.

Au cours de la soirée, dans le brouhaha du comptoir ou dans la cuisine plus paisible, d'autres témoignages sur Jeannine, en écho à la première séquence qui racontait avec humour « l'enterrement de la grand-mère ». Ce 8 septembre 2022 fut le jour sa sépulture, et notre dernière soirée au Café du coin. Sa maladie était un secret bien gardé.



⁹ <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/le-mans-72000/le-mans-le-dernier-hommagedes-fideles-a-la-mere-lapipe-c7d44868-3011-11ed-bd14-440f88f092c3>



QUELQUES PERSONNAGES...

Comme pour Jeannine, il serait plus juste de parler de « personnes », que j'ai eu la chance de rencontrer et de revoir ces 15 dernières années.

Jeannine Brunet, dite la Mère Lapipe,

Gamin, son chien, véritable second personnage du film,

Xavier, ex-militaire « en probation ». Il se marre en racontant que c'est la juge chargée de son « suivi de probation », qui lui a conseillé de fréquenter le café de la Mère Lapipe !

Thérèse, sa sœur cadette, retraitée de la fonction publique, qui l'aide et apprécie ce petit monde, formidable antidote à la solitude.

René, plombier retraité, qui sillonne les bistrotts (de plus en plus rares) du quartier pour partager un verre de rosé – *René, un p'tit rosé !* avec les copains. Et évoquer avec humour la guerre 39-45, qui l'a privé de son père pendant 6 ans.

Marie, originaire de Tahiti, employée du café-PMU. Elle appelle « maman » la Mère Lapipe qui l'a accueillie dès son arrivée en métropole. Marie lance volontiers des discours à la cantonade, qui sont écoutés et applaudis.

Justin et Rémy, élèves infirmiers, guitaristes experts en chanson – des Fatal Picards que Jeannine adore découvrir, à *Étoile des Neiges* et aux tubes de Johnny.



NOTE DE PRODUCTION

C'est avec un grand enthousiasme que nous vous présentons aujourd'hui le projet de Pierrick Bourgault *Au fabuleux bistrot de la Mère Lapipe*. C'est aussi avec enthousiasme que nous avons retrouvé Pierrick que nous avons accompagné dans les années 2000 sur son court métrage *Lucé, les jardins retrouvés*, sur la restauration du parc de château du Grand Lucé, dans la Sarthe. Pierrick a grandi en Mayenne, fait ses études à Paris et beaucoup voyagé dans le monde en tant que journaliste et photographe. Aujourd'hui, il vit entre Paris et le Mans et a gardé un attachement profond à la région. Nous n'avons donc pas été surpris quand il nous a parlé de son désir de documentaire sur le Café du Coin, café légendaire du Mans, tenu par Jeanine, surnommée la mère Lapipe.

Pierrick connaît bien le sujet, il a grandi dans le café de son grand-père en Mayenne, a côtoyé dès son jeune âge les rencontres et les relations qui se tissent dans ces atmosphères particulières des bistrots de village ou de quartier. C'est probablement là que son intérêt pour les cafés a pris racine. Pierrick est l'auteur d'une quinzaine de livres sur ce thème en France et dans le monde dont *La mère Lapipe dans son bistrot*. Pourquoi le mettre en images ? C'est de son désir de transmettre une atmosphère singulière, différente de celle que l'on peut ressentir sur l'image figée de la photographie, en même temps que de réaliser le portrait de Jeanine, femme d'exception à la personnalité attachante, qu'est né l'envie de ce documentaire. Pierrick Bourgault va s'attacher à immortaliser ces instants qui rythment le quotidien du comptoir chez la Mère Lapipe, cette zone où toutes les conversations sont possibles. « Les bistrots sont des places publiques où l'on vient discuter, s'engueuler, batailler, ferrailer... et sont aussi des abris et des lieux de consolation » nous dit François Morel : le Café du Coin était tout cela à la fois, magistralement géré par Jeanine.

C'est avec plaisir que nous accompagnons Pierrick et son projet, pour sa capacité à réveiller en nous de la tendresse, de l'émotion pour ses personnages tellement divers et d'éprouver cette « familiarité » dont il nous dit qu'elle est relative à « la création d'une nouvelle famille, inventée, choisie ». Le Café du coin nous apparaît alors comme un lieu de refuge, un lieu où toutes les rencontres improbables et les conversations deviennent possibles. C'est avec une matière narrative et visuelle riche que Pierrick nous livre, sans nostalgie, un témoignage sur ces lieux qui disparaissent. Une façon d'inscrire le Café du Coin dans la mémoire collective, dans un patrimoine immatériel.

Habitué du Café du Coin, Pierrick a déjà filmé des images de moments inoubliables dans le lieu. Maintenant que Jeanine n'est plus, il souhaite aller à la rencontre de ceux des habitués du café et de recueillir leur témoignage, pour ouvrir une fenêtre plus intime et donner à voir la relation qu'ils avaient avec Jeanine, la dynamique sociale avec l'endroit, ce qu'ils y ont cherché et ce qu'ils y ont trouvé. Le projet dans son entièreté – y compris l'équipe technique – est ancré en Sarthe, c'est tout naturellement que le diffuseur Le Mans TV nous accompagne.

En termes de financement : nous avons acquis la part industrie de Le Mans TV, nous sommes en attente de l'aide à la production de la Région Pays de La Loire, ainsi que le soutien de la Procirep/Angoa à la production. Vous le verrez dans le plan de financement, ce projet reste fragile avec un budget très serré. Nous sommes optimistes quant aux soutiens en cours mais la demande de soutien sélectif auprès du CNC nous amène à dépasser les 50% de financements publics. À cet égard, nous sollicitons une demande de dérogation spéciale pour mener dans les meilleures conditions avec les contraintes financières qui lui sont afférentes.

Nous espérons que vous serez séduits par ce projet, témoignage de traditions et de personnages emblématiques, et que vous nous soutiendrez dans cette démarche. En vous remerciant d'ores et déjà de votre lecture attentive.

PIERRICK BOURGAULT, AUTEUR & REALISATEUR



Né en 1961 à Mayenne, j'ai passé mon enfance à Saint-Fraimbault-de-Prières. Après une formation de sciences à l'Université du Mans et un diplôme d'ingénieur en agriculture de l'Institut Polytechnique LaSalle Beauvais, j'ai obtenu un DEA d'anthropologie visuelle de l'Université Paris-Sorbonne. Au Bilan du Film Ethnographique 1988, pour mon court-métrage *Le Moulin de Robert*, réalisé en Sarthe, j'ai eu la joie de recevoir le prix Canal Plus des mains de Germaine Dieterlin et de Jean Rouch.

Aujourd'hui, je vis entre Paris, Le Mans et la Mayenne, et ai publié une cinquantaine de livres chez différents éditeurs, dont une bonne partie sur les Pays de la Loire et les bistrots :

- 2025 *La Mère Lapipe au Café du coin*, roman graphique, dessins de Gab, éd. Ouest-France
- 2024 *L'Écho des bistrots, Petite confidence sur les cafés, tavernes, pubs et autres buvettes*, Transboréal
- 2023 *Journal d'un café de campagne*, roman, éd. Ouest-France
- 2022 *Au bonheur des bistrots*, préface de François Morel, La Martinière
- 2021 *Nos racines paysannes : Louis et Lucienne*, souvenirs d'agriculteurs, éd. Ouest-France (réédité en poche)
- 2021 *Voyage dans les bistrots de l'Ouest*, éd. Ouest-France
- 2020 *La Mère Lapipe dans son bistrot*, Ateliers Henry Dougier
- 2020 *Francis, l'artisan du bois*, Ateliers Henry Dougier
- 2019 *Le Bistroscope, l'histoire de France racontée de cafés en bistrots*, éd. Chronique, Grand prix Spirit 2019
- 2019 *Bistrots !* Numéro spécial de la Revue 303 de la Région des Pays de la Loire, dossier sur les bars-culture
- 2016 *Bretonne pie-noir, la vache des paysans heureux*, avec Pierre Quéméré, Ouest-France
- 2014 à 2018 trois rééditions de *Paris 200 bars-concerts, guide des bons plans en poche*, Bonneton
- 2014 *Tournée générale, guide pratique pour réinventer les bistrots*, Librairie des territoires
- 2014 *Retrouvez vos ancêtres en 14-18*, avec Stéphane Hessel, Ouest-France
- 2013 *Un Bistrot sinon rien, petits lieux et grands espaces du Massif Central*, préface de Pierre Bergounioux, textes M. de la Soudière, P. Desmichel, J. Steiner, P. Bourgault, éd. Chamina
- 2013 *Paris Bars déco, 150 cafés et bistrots extraordinaires*, texte H. Milon, préface de Jack Lang, Bonneton
- 2012 *Paris, bars et restos insolites*, mise à jour pour les éd. Jonglez
- 2012 *L'Écho des bistrots, Petite confidence sur les cafés, tavernes, pubs et autres buvettes*, Transboréal
- 2011 *Le Guide Paris 150 bars-concerts*, préface de La Grande Sophie, Bonneton
- 2009 *Bars en France*, Dakota
- 2007 *Les Zinzins du zinc, guide des meilleurs Bars à vins de France*, Fleurus
- 2005 *Bars du monde*, L'Épure
- 2005 *Votre exploitation, un univers laitier à faire découvrir*, Cidil
- 2000 *Les Jardins secrets de Lucé*, La Reinette

FILMOGRAPHIE

Ces 4 documentaires sont en libre consultation sur www.vimeo.com/bourgault

1993 : *Le Canard aux sept merveilles*, documentaire sur un restaurant familial cambodgien à Montparnasse (durée 26'). Avec le soutien du CNC (aide à l'écriture), de la Direction du Patrimoine, du Ministère des Affaires Sociales et du FAS. Achat et diffusion par la Vidéothèque de Paris, TV Rennes, Citévision Marseille, Canal 8 Le Mans.

1990 : *Histoires de café*, documentaire sur un café de campagne en Sarthe (cinéma 16 mm, durée 9'). Sélection au 9e Bilan du film ethnographique (Musée de l'Homme, Paris), au festival de Saintes. Grand prix de l'enseignement supérieur au festival de Sarlat 1991. Diffusion sur AQUI-TV câble.

De 1989 à 1999 : *Lucé, les jardins retrouvés*, documentaire sur la restauration d'un parc du XVIIIème siècle (Sarthe). Bourse d'aide à la Création de la SCAM 1991, durée 26'. Production 24 images.

1987 : *Le Moulin de Robert*, portrait d'une meunière dans son moulin de la Vallée du Loir, Sarthe (cinéma 16 mm, durée 6'). Prix du court-métrage au bilan du film ethnographique. Premier prix du documentaire (Beauvais 1988). Achat par Canal + (quatre diffusions), le Ministère de la Culture (Arcanal, Ciné-Culture), Télé-Toulouse câble, Canal 8 Le Mans, le Ministère des Affaires Etrangères (Intermédia), l'Agence du Court-Métrage pour diffusion en salle. Sélection et diffusion dans 16 festivals, lauréat du Tour de France du Court Métrage 1989.

CV 24IMAGES

Créé en 1988, 24images dispose d'un catalogue riche de documentaires, courts et longs métrages, captation de spectacles vivants produits en France mais aussi à l'international. Nous avons le désir de soutenir les réalisateurs avec lesquels nous travaillons et de les accompagner lorsqu'ils interrogent le monde et le cinéma. Avec nos partenaires internationaux, nous développons des coproductions et assurons une présence sur les marchés internationaux. Nos films sont régulièrement sélectionnés dans les festivals français et internationaux.

Toutes les actualités sont sur <https://www.24images.fr/>